

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Trois épis

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 36, Number 2 (212), April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32104ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1994). Trois épis. *Liberté*, 36(2), 104–106.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

TROIS ÉPIS

En 1906, à Rosch-Pinah, à quelques kilomètres de la synagogue de Capharnaüm, un certain Aaronsohn a trouvé quelques plants de l'ancêtre de tous les blés. Ils poussaient à l'endroit précis où l'on situe le miracle de la multiplication des pains. En prenant connaissance de ce fait dans *Au fond de mon jardin*, du botaniste Jean-Marie Pelt (Fayard, 1992), je croyais l'oublier aussi vite que je l'avais lu, comme bien d'autres détails appris dans le même livre.

Mais ce détail-là s'est transformé en scène et se dessine devant moi par intermittence. Je vois trois épis à la tige assez courte — celle des variétés conçues pour éviter la verse. À gauche, un mur de terre, uni, de biais. L'image ne montre pas à quelle espèce de bâtiment le mur appartient, mais il est certain qu'il fait partie d'une bâtisse que je ne vois pas. À l'exception de ce mur de gauche, rien — une étendue plate de pierres et de terre alcaline, vraisemblablement épuisée par une civilisation disparue. Vous savez : surpâturage, salinité qui augmente et qui remonte, etc. Par là-dessus le soleil, et trois épis exactement, irrégulièrement agités par un vent silencieux — présents, sans plus, comme il conviendrait à des témoins. Ils ne changent pas, je ne vois pas leur descendance, ce sont toujours les trois mêmes, de hauteur

inégal, croissance arrêtée, presque mûrs, naturellement groupés en bouquet bien pensé.

L'impression que me fait l'image, je la rendrais par ces mots, prononcés d'un ton de remontrance discrète : « Pourquoi projeter du noir ? Les calmars le font, mais tu n'es pas un calmar. Arrête de faire tomber le jour ! Quoi qu'il arrive, maintenant et à l'avenir, tu sais que tout est déjà hors de danger. » En vérité, je ne sais rien de tel, je trouve même outrecuidant et inepte de prétendre savoir quoi que ce soit, mais l'image revient comme un démenti et se présente avec une crânerie si absurde et si tranquille que je ne pourrais la contredire sans me couvrir de ridicule.

Le mur projette un triangle d'ombre qui n'atteint pas les épis, mais suffisant pour qu'on s'y assoie. Avec l'idée de s'y asseoir vient la certitude qu'il n'y aurait rien de plus souhaitable, que ce serait la paix, le repos. À s'asseoir là et à voir les épis se balancer, toujours égaux à eux-mêmes, on pourrait être comblé. Vient en même temps l'idée que ce serait trop subversif. Une infinité de choses appellent l'attention hors de l'image ; elles menacent de changer pour le pire, crient qu'il est faux de prétendre que tout est déjà hors de danger, et quand tant de choses s'agitent pour attirer l'attention, ce qu'il y a de plus révolutionnaire, c'est d'être calme.

J'imagine un film qui ne présenterait que cette image, pendant deux heures : blé, mur, terre, pierres, petit vent. La salle se viderait vite, mais je resterais, trouvant qu'il y a toujours à regarder. Les épis, je crois bien les connaître, mais j'aurais beaucoup à apprendre sur les détails du mur, de la terre et des pierres. Et peut-être qu'une fourmi passerait.

Pendant quarante-sept ans, Anna Maria Taïgi (née le 23 mai 1759 à Sienne) a vu devant elle un soleil. Des ombres passaient sur le disque, des mouches, des

courriers, des couronnes. Des batailles se déroulaient, différentes pluies tombaient. Quand elle posait une question au soleil, les signes habituels s'évanouissaient et laissaient place à une réponse allégorique. Des grands de ce monde venaient de loin lui demander de faire apparaître les conséquences de décisions importantes qu'ils devaient prendre. Les épis n'ont pas les facultés de ce soleil. Leur message est toujours le même, incolore, à peine murmuré. Est-ce pour cette raison qu'il fait si bon se tenir en leur compagnie ?